

## MARINES HORS CADRE

"La forme d'une ville, écrit Baudelaire, change plus vite que le cœur d'un mortel". Par "forme", on entendra bien sûr d'abord structure, configuration. Mais on pourra aussi, en philosophe, comprendre "essence", nature intime définissant telle ou telle ville dans ce qu'elle a d'unique. Car même si beaucoup se ressemblent, chaque ville a non seulement un structure propre, mais aussi une identité singulière - ce qu'on n'ose plus trop appeler une "âme".

Quelle peut donc bien être l'essence de Saint-Nazaire, son âme propre ? Dans un texte magnifique où il évoque la ville d'avant-guerre et le lancement du paquebot "Normandie", Gracq en a proposé une définition inoubliable, parlant d'une "ville glissant de partout à la mer comme sa voguante cathédrale de tôle".

Mais la cité d'aujourd'hui n'est évidemment plus ce "troupeau de maisons blanches et grises" qu'évoque l'écrivain et dont les "grues géantes" seraient comme les bergers. La guerre est passée par là, conduisant à sa quasi totale destruction et à sa reconstruction. La ville, comme bien d'autres, n'a cessé de s'étendre, là où elle le pouvait. Elle a été aussi, dans les deux dernières décennies, profondément remodelée, à la faveur d'un réaménagement considérable de sa zone portuaire qui, à nouveau, l'a tournée vers la mer.

De la forme d'une ville, comment le peintre peut-il témoigner ? Son propos ne sera évidemment pas celui du géographe ou de l'urbaniste. Il ne sera pas non plus tout à fait celui, encore discursif, de l'écrivain ou du poète. S'il veut cerner l'essence intime d'une ville, c'est de motifs sensibles qu'il lui faudra se saisir.

Mais ces motifs ne peuvent être simplement des vues - des vedute - à figurer, représenter. Car il sait, comme on sait au moins depuis Cézanne, qu'un tableau, selon la formule célèbre de Maurice Denis, "avant d'être représentation d'un motif est une surface où sont assemblées en un certain ordre des lignes et appliquées des couleurs". Il se mettra donc en quête de motifs qui puissent à la fois être des opérateurs, des conducteurs, des engins de capture de cette ville dont il veut faire paraître au jour la "nature", l' "essence", et en même temps être des vecteurs de peinture (des catalyseurs de lignes et de couleurs).

En proposant des marines où ce sont des traces qui viennent s'inscrire plutôt que des paysages ou des figures se transcrire, Alain Roger nous rappelle ainsi que l'essentiel se joue dans cet entre-deux où le peintre ne cesse de batailler entre motif et medium, s'installant dans l'espace, incertain mais fécond, de leur indivision.

En outre, en choisissant de peindre ce qu'il nomme des "grèves" et des "alvéoles", il saisit avec beaucoup d'intuition, de pénétration, ce qui continue de définir l'essence de Saint-Nazaire : son rapport singulier à la mer. Un rapport qui a la particularité d'être la fois naturel et industriel, faisant cohabiter le règne moderne du béton et du métal avec ceux, immémoriaux, du minéral et du végétal. Ce pourquoi sans doute le rapport de la ville au rivage a si peu à voir avec la sucrerie balnéaire, étant bien plutôt frappé du sceau de l'élémentaire et toujours commandé par la loi du combat avec la matière.

Mais reprenons les titres choisis par l'artiste.

"Grèves" : il s'agit de peintures en écho à ces plages qui font à Saint-Nazaire un collier doré aussi précieux que discret. Mais rien de pittoresque dans les peintures d'Alain Roger. Car les "grèves" en question ne sont pas saisies à l'échelle paysagère. Elles sont évoquées à partir de cet espace en perpétuel genèse et métamorphose qu'est la laisse de mer. Tout se passe comme si l'artiste avait travaillé, non pas sur le motif, mais dans l'atelier même de la nature, là où l'océan lui-même semble occupé à produire des

pigments, inlassablement roulant, écrasant, cailloux et coquillages, sable et débris divers. Et de la sorte le peintre peut céder l'initiative au motif, laissant la natura naturans lui faire à l'infini des propositions de quasi paysages, en un parcours où ses gestes, à rebours de l'histoire de l'art, vont de l'abstrait sans cesse en devenir du motif à l'invention en sérieux de grèves virtuelles et non figuratives.

"Alvéoles" : il s'agit de celles de la base sous-marine, ajourées à la faveur de la réhabilitation du site et offrant ainsi, avec toute la force de leur cadrage, des points de vue agrandis sur l'un des bassins du port.

Mais les tableaux d'Alain Roger saisissent, de ces lieux et de leur forme à l'imposante découpe, une autre vertu : leur puissance de décadage. Ce que les oeuvres alors nous donnent à pressentir, dans leurs rectangles verticaux, c'est rien moins que l'immensité de l'océan. Et celui-ci apparaîtra d'autant plus immense qu'il n'est pas à proprement parler représenté (il ne s'agit pas de "marines" au sens habituel du terme). S'il palpite autant sur la toile, c'est en vertu d'une puissance hors champ, hors cadre, que s'attachent à produire les quasi monochromes que sont ces peintures. Car leur propos est d'abord de dire cette majestueuse et cosmique imminence par quoi l'océan nous fait toujours éprouver le frisson du Grand Tout (ou, pour le dire moins emphatiquement, le choc de l'élémentaire).

Ainsi le beau travail d'Alain Roger confirme-t-il en acte ce qu'écrivait Deleuze : "Jamais le geste du peintre ne reste dans le cadre, il sort du cadre".

Jean-Claude Pinson